

Pierre Duhem. — Etudes sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus, ceux qui l'ont lu. Seconde série. — 1 vol. in-8° ; 12 fr. , A. Hermann & fils, Paris.

Autor(en): **Bernoud, Alph.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **L'Enseignement Mathématique**

Band (Jahr): **12 (1910)**

Heft 1: **L'ENSEIGNEMENT MATHÉMATIQUE**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ouvrage de MM. Behrendsen-Götting nous ne trouvons rien de semblable. L'enseignement, judicieusement gradué, s'élève des vérités les plus élémentaires aux notions plus difficiles de puissances, de racines et d'imaginaires ; et ce résultat a pu être obtenu grâce à une heureuse fusion de la géométrie, de l'algèbre et de la géométrie analytique.

Une première partie, qui sert d'introduction, familiarise les élèves avec les notions de droite, d'angles, de figures planes et solides.

La deuxième partie est consacrée à la planimétrie, tandis que la troisième, la plus originale à notre avis, expose les propriétés des nombres algébriques, celles des équations du premier et du second degré, et fait intervenir pour leur interprétation géométrique l'emploi des coordonnées.

Dans une quatrième et dernière partie, le volume des corps géométriques les plus usuels peut être, grâce aux connaissances acquises, calculé d'une façon simple et rapide.

Dans tout le cours de l'ouvrage, chaque nouveau paragraphe est accompagné d'exercices nombreux et intelligemment choisis.

Nous regrettons cependant que cet excellent manuel ne renferme aucun aperçu sur les fonctions trigonométriques, car ainsi complété il permettrait aux jeunes filles de comprendre les formules élémentaires de physique et de mécanique et d'aborder des lectures qu'il leur est difficile de faire sans cela.

Quoiqu'il en soit, il serait à désirer que nous possédions en langue française un ouvrage de ce genre, car il rendrait de précieux services, vu le temps restreint que les jeunes filles peuvent consacrer à l'étude des mathématiques.

Arnold REYMOND (Lausanne).

Pierre DUHEM. — **Etudes sur Léonard de Vinci**, ceux qu'il a lus, ceux qui l'ont lu. Seconde série. — 1 vol. in-8° ; 12 fr. ; A. Hermann & fils, Paris.

Le savant auteur continue ici ses recherches relatives aux travaux et aux doctrines du grand peintre, en comparant les manuscrits de Léonard aux œuvres de ses devanciers et en faisant par cette confrontation, le triage entre les idées expérimentales du Vinci et celles qui lui ont été suggérées par la tradition. A l'aide de cette méthode, M. Duhem met en lumière le texte et la pensée de l'écrivain ; le plaçant ainsi dans son milieu historique, il reconstitue la longue chaîne des raisonnements et des déductions qui depuis les principes d'Aristote, s'est déroulée jusqu'à nous et dont Léonard est un des plus puissants anneaux. Alors, placé dans son vrai cadre, tel passage obscur, telle pensée aujourd'hui rebattue apparaît lumineuse et nouvelle, elle s'illumine au reflet des événements contemporains comme ces cristaux terreux qui irradient une lueur dès qu'on les soumet au rayonnement ultra-violet. On comprend ce que cette méthode exige d'érudition et de sagacité, et le lecteur, en face des 400 et quelques pages de l'ouvrage, devine l'abondance et la variété des matériaux dont la quintessence lui est présentée.

La plus grande partie de cette deuxième série d'études est consacrée à *Nicolas de Cues et Léonard de Vinci*. « L'époque de leur naissance », dit M. Duhem, « les a placés dans le temps, comme deux jalons plantés sur la route qui relie le moyen âge à l'âge moderne ; la vie de Nicolas de Cues (1401-1464) s'écoule avec les dernières années du moyen âge ; la vie de Léonard de Vinci (1452-1519) occupe le début de l'âge moderne ; l'une commence

alors que l'autre finit, le grand artiste semble être né pour recueillir le flambeau de la tradition que le cardinal allemand avait reçu de la Scolastique et que ses mains mourantes laissaient échapper.

« Ce précieux dépôt de la tradition intellectuelle a réellement été transmis de Nicolas de Cues à Léonard de Vinci ; celui-ci a lu les ouvrages de celui-là, il en a médité les enseignements, il en a tiré les premiers germes de quelques-unes de ses pensées les plus originales ».

Pour établir cette vérité, M. Duhem retrace la vie du cardinal allemand et indique les éditions de ses œuvres qui, du vivant de Léonard, furent imprimées à trois différentes reprises et que ce dernier a sûrement eues en main, puisqu'elles traitaient des sujets favoris de sa pensée.

Mais la juxtaposition des textes respectifs des deux auteurs fournit une preuve irréfutable de l'influence de l'un sur l'autre.

Qu'il s'agisse de philosophie pure ou de physique du globe et de mécanique, Nicolas de Cues, qui lui-même a puisé à d'anciennes sources, réagit sur l'esprit du Vinci d'une façon assez immédiate pour que M. Duhem ait pu trouver sous les phrases effacées des célèbres manuscrits, les traces de conceptions identiques. Un des axiomes fondamentaux de Nicolas de Cues est, *Tout est dans tout*, axiome qui ne lui est pas personnel, mais provient d'écrivains antérieurs, en particulier de Raymond Lulle. Ce dernier qualifie de « matière fine et claire » la matière première dont sont constitués les corps naturels. D'après Nicolas, cette matière première engendre quatre éléments principaux. « Ces quatre éléments », écrit M. Duhem, « se mélangent à leur tour pour former ce que Raymond Lulle nomme des composés simples, des éléments minéraux ou encore *nos* éléments, tandis que Nicolas de Cues les appelle des mixtes généraux ; ceux-là sont les corps les plus simples qui puissent subsister dans la Nature. La chimie du cardinal allemand est exactement la même que la chimie du *Doctor Illuminatus*, leur commune théorie est dominée par cet aphorisme : *Quodlibet in quolibet*.

Comment ne pas reconnaître un résumé de cette théorie dans cette courte note du Vinci : « Anaxagore. Toute chose vient de toute chose, et toute chose se fait de toute chose, et toute chose retourne en toute chose, parce que ce qui existe parmi les éléments est fait de ces mêmes éléments. »

Plus loin, dans un des dialogues de Nicolas du Cues, il est question de la puissance et des attributs du Créateur ; les interlocuteurs adoptent l'image du verrier façonnant le vase, comme celle qui correspond le mieux à l'acte du Créateur dans la genèse de la forme. Le verrier peut modifier la forme d'un vase ou en reconstituer un nouveau avec les débris d'un ancien, s'il les ramène par la chaleur à la matière première « il leur ôte », dit Nicolas, « la forme actuelle en laquelle ils étaient figés ; et lorsque la matière est redevenue fluide, qu'elle a repris la possibilité universelle, il emploie cette matière à faire un nouveau vase » Et voici la pensée que cette lecture aurait suggérée à Léonard : « Comparaison. — Un vase brisé peut être restauré en sa forme s'il est cru, mais non s'il est cuit. »

Il ne s'agit pas dans cette confrontation de textes de quelques passages où la coïncidence fortuite a pu être provoquée par la lecture d'ouvrages communs ou par les observations ou les images que la nature replace patiemment sous les yeux des philosophes. D'un bout à l'autre de l'ouvrage de M. Duhem, ces réminiscences se répètent et c'est leur abondance et leur précision qui établit l'affirmation de l'auteur. Léonard prolonge la doctrine de Nicolas, il en reprend les idées directrices, les modifie en se les assimi-

lant et les corrige par l'expérience ; il arrive même que son esprit, cependant si vigilant, laisse passer une conception erronée et que, victime de la tradition, il accepte un principe que la postérité réfutera. En voici un exemple frappant, tiré d'un dialogue de Nicolas de Cues, dialogue entre l'Idiot et l'Orateur. Celui-ci explique comment on peut trouver la vitesse d'un navire.

« L'Orateur. — Il suffit de laisser tomber un fruit dans l'eau du haut de la proue du navire et de noter la quantité d'eau qui s'écoule de la clepsydre jusqu'au moment où le fruit arrive à la poupe, la comparaison des poids d'eau écoulés en deux circonstances permettra de comparer les vitesses du navire en ces deux circonstances. »

« L'Idiot. — Assurément, on peut se servir de ce procédé et d'un autre encore. Il suffit de tirer un trait avec une baliste et de noter, au moyen de la clepsydre, la vitesse plus ou moins grande avec laquelle le navire s'approche de ce trait. » On sait depuis Gassendi, que ce procédé est faux, de par la théorie des mouvements relatifs.

Voici maintenant la réflexion de Léonard :

Du mouvement du mobile. — La flèche tirée de la proue du navire contre le lieu vers lequel le navire se meut ne quittera pas l'endroit d'où elle est chassée, si le mouvement du navire est égal au mouvement de la dite flèche. » Et plus loin, Léonard décrit un sulcomètre, appareil qu'il propose pour la mesure des vitesses d'un navire, basé également sur ce même faux principe de dynamique.

La conclusion de cette étude pleine de faits et d'idées est que Léonard était de son siècle et de son pays. « Les livres qu'il lisait », dit l'auteur, « étaient aussi ceux que ses contemporains, que ses compatriotes étudiaient. Son exemple nous montre qu'en Italie du Nord, à l'aurore du XVI^e siècle, on méditait les enseignements de maître Albert de Saxe et du cardinal Nicolas de Cues. Or, en ces années-là, le jeune Nicolas Copernic parcourait les universités de Bologne, de Padoue, de Ferrare, de Rome, recueillant avidement les enseignements des maîtres italiens ; à ces enseignements se mêlaient les échos de ceux qu'au XIV^e siècle Albertutius avait donnés à Paris, de ceux qu'au XV^e siècle, le cardinal allemand exposait en des traités d'une si audacieuse originalité. Ces deux génies, que Léonard a si profondément médités, ont contribué pour une grande part à la révolution copernicaine ».

Les études de M. Duhem n'atteignent cependant pas la vérité historique du premier coup, et les opinions de l'auteur doivent se modifier à mesure que des lectures inédites font surgir de l'inconnu de nouveaux faits et de nouveaux rapports entre les écrivains du passé. Les travaux historiques ne sont jamais achevés et une étude ne peut être définitive, en face de l'amoncellement des matériaux que le temps a accumulés dans les bibliothèques ou surtout du défaut de ceux qu'il a détruits. Mais cette oscillation asymptotique de M. Duhem autour de la vérité qu'il soupçonne et qu'il poursuit avec énergie, illustre parfaitement la marche de la science, elle-même balancée entre les théories et les hypothèses, d'une amplitude qui diminue d'un siècle à l'autre.

C'est dans une deuxième étude relative à *Léonard de Vinci et les origines de la Géologie*, que M. Duhem corrige une opinion qu'il avait soutenue dans l'article : *Albert de Saxe et Léonard de Vinci*, paru dans la première série des *Etudes* en 1906. Alors, l'auteur pensait que Léonard, en observateur sagace, était arrivé spontanément à la vraie théorie des fossiles. De nou-

velles lectures rectifient cette idée. L'enseignement des maîtres de la Scolastique a conduit peu à peu Léonard sur le chemin qui aboutit à son affirmation, qui est la base de la Géologie moderne, puisque, par l'entremise de Cardan, l'explication des fossiles a passé à Bernard Palissy, considéré longtemps comme le fondateur de la Géologie.

Avant d'établir les mérites de Léonard, M. Duhem profite de la circonstance pour esquisser une histoire de la Géologie dans les temps anciens et rappeler ce que cette science doit aux grands noms d'Aristote, de Théophraste, d'Hérodote, d'Albert de Saxe et d'autres encore.

Jusqu'à Léonard, l'origine des fossiles est attribuée à deux causes, deux théories appuyées par des autorités équivalentes et entre lesquelles personne n'ose ou ne peut trancher. Les fossiles sont des épaves apportées par les eaux de la mer, lors de ses débordements diluviens, soutiennent les uns, tandis que d'autres admettent que les coquilles proviennent d'animaux qui ont vécu là où on retrouve leurs demeures calcaires. Il y a même une troisième doctrine, car les astrologues italiens prétendent que les tests marins sont tout simplement des jeux de la nature.

Léonard réfute, par des observations sur le terrain, la première et la troisième de ces affirmations, en démontrant l'incompatibilité avec les faits ou leur absurdité, et ses pensées sur les mouvements des terres et des mers constituent le socle indestructible sur lequel s'élèvera la Géologie moderne.

Les deux autres études du volume concernent *Léonard* et ses opinions sur *les deux infinis* d'abord, puis sur la *pluralité des mondes*, énigmes redoutables dont nos esprits s'occupent encore et dont la solution a été cherchée avec passion par les anciens et les savants du moyen âge.

Le travail d'érudition de M. Duhem est immense, les détails abondent, soit dans le texte, soit dans les notes de pages, enrichis d'une bibliographie aussi complète que le permet l'état de la critique moderne; l'ampleur du style et la variété des images accroissent l'intérêt de la lecture.

Enfin l'ouvrage contient en appendice un certain nombre de notes complétant des articles antérieurs ou ébauchant pour la plupart des recherches qui deviendront un jour, nous l'espérons bien, quelque magistrale étude sur le grand Léonard, dont M. Duhem est le biographe le plus autorisé.

Alph. BERNOUD (Genève).

L. DEFOSSEZ. — Les cartes géographiques et leurs projections usuelles. —
1 vol. in-16 de VII-118 p., avec 23 fig. et 2 planches; 2 fr. 75; Gauthier-Villars, Paris.

L'auteur se propose de faire un exposé des différents systèmes de projections employés en cartographie en n'utilisant que les mathématiques élémentaires. Après une Introduction, dans laquelle il étudie les propriétés générales des cartes géographiques, il examine successivement les différents systèmes que l'on groupe sous le nom de projections azimutales, projections cylindriques, ainsi que les projections employées pour les mappe-mondes.

L'ouvrage s'adresse surtout aux praticiens, mais en raison de l'intérêt que présente la question des cartes géographiques dans l'enseignement, ce petit volume est de nature à rendre service aux professeurs des écoles secondaires supérieures, lycées, gymnases ou écoles réales. Ils y trouveront des applications permettant de faire ressortir les liens étroits qui unissent les mathématiques au dessin et à la géographie.